

MÉMOIRES DU PASSÉ POUR SERVIR AU TEMPS PRÉSENT

MACHIAVEL

Toutes
les lettres

officielles et familières

celles de ses Seigneurs, de ses amis et des siens
présentées et annotées par Edmond Barincou

PRÉFACE DE JEAN GIONO

de l'Académie Goncourt

TOME I

nrf

GALLIMARD

5, Rue Sébastien-Bottin, Paris VIIe

6^e édition

MONSIEUR MACHIAVEL

OU LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ.

Vers 1850, la clameur de haro étant bien établie depuis des siècles, une certaine madame Fournier, décorée de toutes les médailles officielles, grave sur cuivre les traits de l'homme qui va nous intéresser.

Madame Fournier est une artiste habile ; elle a des quantités de cordes à son art. Suggérer la noirceur d'une âme est un jeu d'enfant pour elle. L'école, l'étude des maîtres en cabinet l'ont fournie de tout un arsenal d'expressions éprouvées en ce genre de chose. D'après ce qu'elle a entendu dire elle a, cette fois, besoin du catalogue complet des marques d'infamie. Elle est la fidèle servante de l'opinion publique.

Entassant physiognomonie sur physiognomonie, Lavater sur Porta, hypocrisie sur hypocrisie, ruse sur ruse, duplicité sur duplicité, elle fait le portrait, non pas d'un être vivant mais d'un adjectif péjoratif. C'est l'époque où un homme d'état interrogé sur le machiavélisme répond : « Le machiavélisme est révoltant » (comme l'instrument est contondant, la nature indifférente et l'économiste distingué).

A voir la gravure de la bonne dame, on se demande où la République est allée chercher un voyou aussi complet et aussi évident. D'une évidence telle qu'elle le rend inoffensif : le voir et crier à la garde, c'est tout un. Je parie que, même à notre époque où l'on en a vu d'autres, un homme ayant un tel visage ne ferait pas cent mètres en paix dans n'importe quelle rue de n'importe quelle ville du monde. Et même sur n'importe quelle route déserte : à son aspect, la nature (cependant indifférente) se recroquevillerait sur elle-même comme une feuille morte.

Or, d'après ceux qui ont connu cet homme, sont allés boire le coup avec lui, rentraient du bureau à la même heure, habitaient son quartier, l'accompagnaient tout le long des trottoirs en bavardant de la pluie et du beau temps, il n'était ni grand ni petit, ni gros ni maigre, juste comme il faut ; il avait le teint bronzé et un visage agréable, plutôt gai. Quelquefois, évidem-

ment, il laissait voir qu'il n'était pas de très bonne humeur aujourd'hui. Un caractère égal est rare et dénote plutôt la bêtise ou l'indifférence. Il était loin d'être bête. D'ailleurs, quand il faisait une sale gueule, ça venait de l'estomac. Comme la plupart des gens de lettres, tout au moins des gens qui écrivent, il avait l'estomac froid. Ce n'était certes pas une raison pour lui en vouloir, au contraire : quelqu'un de triste est toujours très agréable à fréquenter. Si on n'a pas la conviction qu'autrui est dans des embêtements sans nombre, on n'est pas soi-même très heureux. Il savait tout le bien qu'on peut faire autour de soi avec ses propres infortunes. Il avait tendance à exagérer son froid d'estomac pour donner plus chaud aux autres. Bref, s'il gardait son contentement pour lui, c'est naturel. Il était tellement bon qu'il en devenait bien élevé. Il n'était pas de ceux qui font la petite bouche pour une belote au bistrot ou une partie de quatre fers en l'air dans les meublés, sous prétexte qu'ils ont mieux, et qu'ils vont à l'Opéra avec des duchesses. Non, il se mettait à la portée de tout le monde, tirait même sa toque à pointe sur son grand front et, s'il n'aimait pas, ça n'en dégoûtait pas les autres. Tout porte à croire, au surplus, qu'il aimait ça, ou alors, c'était bien imité. On n'avait pas besoin de le supplier ; il partait en bombe avec les copains à la première sommation d'usage et, une fois parti, il ne fallait pas lui en promettre mais lui en donner. S'il y a comédie, à ce point-là c'est presque de la vérité. (Moi, le presque, je m'en contente). Certains se poussent du col, se font mousser, racontent qu'ils ont cloué le bec au patron ; levé des poules du tonnerre, et ainsi de suite. A les entendre ils sont Jupiter. Lui, jamais. Même pas assez. Il vous regardait de son grand nez droit, et ce n'est pas par inadvertance que je vous le dis car, ses yeux, il n'en faisait pas montre ; on les voyait à peine ; on se demandait même s'ils y voyaient. Ils étaient toujours à moitié fermés. On a bien le droit de garder quelque chose pour soi, n'est-ce pas ? Comme, malgré tout, il n'était jamais le dernier à voir les combinaisons, souvent même le premier, il faut bien croire que c'était affaire de nez ? C'est bien le cas pour les chiens de chasse. Il avait donc du nez, comme on dit, mais il ne se prenait pas pour le premier moutardier du pape : or, précisément en parlant de pape, il aurait eu plus de droits que quiconque. On cherche souvent des raisons pour savoir si un tel est vraiment un chic type ou non. Il y a une chose qui ne trompe pas : voyez s'il a un copain. Je ne parle pas des amis ; les amis, ça, vous savez, c'est la vitrine, c'est la pile de boîtes de lait condensé sucré, mais avec la petite étiquette : *factice* que nous connaissons bien. Ayez faim (comme cela nous est arrivé) et vous pouvez toujours sucer l'étiquette. Non, mais un copain, vous voyez ce que je veux dire ? Un type qui n'a pas

besoin que vous soyez en or pur pour vous trouver bien ; qu'est-ce que je dis ? Pour vous trouver le plus beau du monde, somme toute, pour vous aimer suivant la bonne formule. Un type bien plein jusqu'à la soudure et qui, en cas de barouf, famine ou autres impédimenta de la mauvaise fortune, arrive au pas de course se mettre à votre disposition (et qui fournit même l'ouvre-boîte, pour tout dire). Provoquer un sentiment de ce genre n'est pas à la portée de tout le monde, croyez-moi. Eh bien, cet homme (que nous pouvons appeler Nicolas) on lui connaît des copains. Les noms et même les prénoms sont sur toutes les lèvres. Il n'en a pas eu qu'un ; il en a eu sept ou huit. On a les lettres qu'ils s'écrivaient. Quand il a eu son coup dur, on sait comment ils se sont comportés. Vous me direz que c'est tout à leur honneur. D'accord. Mais inspirer une telle fidélité, ça classe un homme oui ou non ? Ce n'était pas drôle à l'épuration. Les Médicis n'y allaient pas de main morte. Il leur fallait des places pour leurs clients. On ne cherchait pas midi à quatorze heures pour vous déboulonner. Lui naturellement avait été un des premiers ; et il y avait la taule à la clef. Ce n'était pas le moment de lui faire risette. C'est cependant ce qu'ils ont fait. Disons, si vous voulez, que c'est à leur honneur réciproque, mais je poursuis ma petite idée et je continue à prétendre qu'on n'est pas aimé de cette façon sans motif. La nature humaine est plutôt égoïste, vous savez ; et il n'y a pas d'égoïsme plus intransigeant que la frousse. Pour en arriver à préférer quelqu'un à soi-même, je ne sais pas si vous vous rendez compte ! On connaît aussi des gens qui l'ont intimement fréquenté à l'époque de l'affaire de Pise. Ils ont écrit des lettres à ce sujet, lui aussi. Les écrits restent. On peut juger. Là également il s'est très bien comporté et pourtant Dieu sait ! Si on avait voulu, ou plus exactement, si on avait pu critiquer, c'était facile.

Pour le moment, j'en suis à mon étonnement : qu'est-ce qu'il avait pu faire (d'ailleurs mort et enterré depuis 1527) qu'est-ce qu'il avait pu faire à madame Fournier pour qu'elle le traite de cette façon-là ?

Elle n'y est pas allée de main morte et tout le monde applaudit ! Le Prince-Président lui-même la décore et lui fait avoir une commande d'état. (Il devait rigoler dans son « impériale »).

Qu'est-ce que ce pauvre Nicolas a pu faire à tout le monde ? Ce n'est cependant pas lui qui a inventé la poudre ni la police !

On me répond : « Non, mais il a dénoncé un tel. — Il a dénoncé qui ? — Un tel qui faisait de la politique. — De la politique ? Si j'en juge par le mauvais côté du mot (et c'est bien de celui-là qu'il s'agit généralement) il faudrait donc le féliciter. — Oui, mais nous faisons tous de la politique. »

Voilà l'anguille qui était sous roche. Nous faisons, en effet,

tous de la politique : que ce soit à l'échelle du Conseil général ou municipal (et nous nous croyons César) ou à l'échelle de l'article de tête du quotidien partisan (et nous nous croyons Saint-Paul ou Saint-Georges) ou que nous pratiquions la politique des passions en général (et nous nous croyons Don Juan, Ford, ou Buffalo Bill).

On ne descend jamais volontiers d'un piédestal (surtout s'il est constitué par une simple caisse à savon). Mais on en veut à mort à celui qui connaît la façon de se hisser, *ne s'en sert pas*, et vend la mèche.

Or, personne n'a jamais vendu plus de mèches que Nicolas. Dès qu'il y a quelqu'un sur une estrade, vous pouvez être sûr que lui est dans l'assistance. C'est ici que ses yeux mi-clos, méditatifs, font merveille. Ce n'est plus purement et simplement question de nez, c'est question de front (qu'il cache sous son bonnet : machiavélisme !) Jongleries, tours de cartes, lapins dans le chapeau, serments d'affiches électorales, ou d'amour, bonnetaux en général que nous regardons bouche bée, il en connaît tous les trucs... Nous baillons à avaler des couleuvres ; lui nous explique le coup ; il le démonte ; il le décompose, il le recompose au ralenti, sous notre petit nez, jusqu'à ce que nous ayons compris toutes les ficelles avec lesquelles on pêche nos sous et notre vie à même notre poche. Si c'est ça, me direz-vous, c'est un bienfaiteur de l'humanité.

Oui, oui, mais il y a le revers de la médaille : il y a précisément l'humanité. Il n'y a pas cent manières de faire l'homme. A mesure qu'il nous explique les tours de cochon de ces batteurs d'estrades, nous nous apercevons d'une chose tragique : il jette des pierres dans notre jardin. Il ne cesse pas de jeter des pierres dans notre jardin, à tel point que nous n'avons tout à l'heure plus de jardin. L'homme qui marche sur la corde raide en serrant l'assiette au beurre sur son cœur est exactement fait comme nous. Nous avons les mêmes muscles que lui dans les jarrets, les poings et les reins et, quand il faut accommoder les mouvements de ces muscles à notre conscience (ou avec le ciel) nous procédons de la même façon. Si nous étions à la place de ce Prince, ou de cet ouvrier de l'Art de la laine, à la tête du peuple (et c'est notre plus cher, notre plus secret désir ; à la lettre, nous en rêvons la nuit) nous ferions ce qu'ils font. Nous aurions besoin des mêmes trucs. Dans notre for intérieur nous comprenons leurs méthodes et combien elles sont légitimes et logiques. Nous en voulons, non pas à celui qui est dénoncé (nous sommes celui-là dans tous nos rêves) mais à celui qui dénonce les méthodes que nous rêvons d'employer. La terre n'est peuplée que de Princes ; les uns sont en exercice, les autres en *puissance*, c'est-à-dire (le mot est beau) en illusion. Nous sommes tout le temps en train de régir, dicter,

ordonner, obliger, juger, dominer, régner. Les plus humbles disent : « Si j'étais à la place du gouvernement, je ferais ci et ça. » Il n'y a qu'à faire ci et ça. Faire payer les riches, lancer deux ou trois bombes atomiques, arrêter ces gens-là, coller un tel au poteau, en boucler deux ou trois mille, les mettre au pas ; vous verriez que ça marcherait. Les plus orgueilleux contiennent, dans quatre petites pochettes de sang sous leur sein gauche, d'innombrables armées qu'ils font « pivoter » au doigt et à l'œil.

De quoi croyez-vous qu'était faite la marche du peuple sur Versailles ? De cent mille Louis XVI, de cent mille Marie-Antoinette. De quoi imaginez-vous que sont faits les innombrables cortèges des Bastille au Panthéon : de cent mille *Princes*.

L'empêcheur de régner en rond n'a aucune chance d'être aimé. Tout le monde est contre les abus mais tout le monde trouve que, les abus, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Il ne s'agit cependant encore que d'une seule passion. Et nous avons toutes les autres. Nous sommes constamment en représentation pour notre bénéfice. Qu'il soit question d'aimer, de haïr, de s'enrichir, en un mot de posséder, nous avons besoin des trucs que Nicolas dévoile. Les combinaisons qu'on peut faire avec les désirs d'un être vivant ne sont pas infinies, bien loin de là, mais limitées à trois ou quatre pour les moins doués et, disons à six pour les plus habiles (une de plus que les cinq sens dans les cas les plus extraordinaires).

Nicolas vend notre propre mèche. L'amour, la haine, l'or, sont des royaumes ou des démocraties régies par les règles ordinaires de la politique. Nous sommes toujours, à la fois, au centre d'un cercle et sur un point de la circonférence d'un autre. Ici, nous régissons notre royaume (ou notre démocratie) ; là nous sommes régis dans le royaume (ou la démocratie) d'un autre. Nicolas vend la mèche de l'humanité tout entière. Avouez que ce n'est pas très rigolo.

Si nous étions totalement mauvais, tout irait bien. Mais nous ne sommes pas totalement mauvais. Nous serions totalement mauvais s'il n'y avait pas la loi du plus fort, la raison du plus fort. Mais elle y est. C'est la seule loi naturelle, la seule raison incontestable. Les autres sont des lois artificielles, des raisons raisonnantes construites de bric et de broc pour faire pièce à la première, à l'unique. Essayez de posséder après ça, si vous n'êtes pas le *Colleone* en personne.

Les mensonges, les ruses, les faux, les perfidies, sont monnaie courante dans tous les royaumes et toutes les démocraties publiques et privées de la terre. C'est la seule monnaie que la Providence accepte. C'est de cette monnaie seule qu'est constitué le crédit sur lequel la condition humaine puisse tirer des chèques avec provision. C'est de cette façon que nous sommes

obligés de tout acheter, c'est entendu, mais nous ne le disons à personne. Nous n'avons pas inventé la politesse et la bonne éducation pour les chiens. C'est parce que nous avons notre bon côté. Nous ferons ce qu'il faut faire : d'accord ; il n'est pas question de rechigner. Il nous faut des familles, des enfants, des salles de bains, deux repas par jour, des cinq à sept et, peut-être même à la rigueur, si nous nous sentons un peu Don Quichotte, des Dulcinées du Toboso ; il nous faut des haines, des jalousies, le loisir d'être méchant, les meilleures places possibles pour le match de boxe international et la femme en manteau de vison à la place à côté. (Un gémissement parfumé d'Arpège de Lanvin est toujours de première bourre, même provoqué par personne interposée. Le monde est vieux). Il nous faut la satisfaction de nos cinq sens, et le reste. Et, puisqu'il y a une règle d'achat, nous achèterons suivant les règles. Mais, nous ne sommes pas des brutes. Qui a dit que nous étions des brutes ? Qu'il se montre, qu'on lui casse la gueule !

Nous sommes des gens bien élevés, civilisés pour tout dire. Nous étouffons les pigeons mais décemment, sous le tablier. Voilà Nicolas qui vend la mèche et on voit les choses comme elles sont : on voit passer les muscades, lentement, comme des bœufs de labour. Nous ne sommes ni bons ni mauvais ; un simple petit choix des deux. On a désormais un peu honte de continuer à faire des projets, à concevoir (d'après les règles immuables) (d'après les règles dont il a dressé le catalogue) (car il n'y a pas d'autres moyens. A moins d'entrer au couvent). Or, même pour le couvent, il connaît les trucs par lesquels on accède aux béatitudes ; à les examiner froidement (comme il fait ; ah ! qu'on le déteste !) ; ces trucs ne valent pas mieux que le reste. Et il faut continuer à vivre ; c'est dur de percer en quoi que ce soit avec des mèches éventées. Mettez-vous à notre place. Si nous le chargeons de tous les péchés d'Israël, n'est-ce pas en bonne logique ? A laquelle lui-même n'a rien à reprendre ; puisqu'il connaît si bien le cœur humain, l'angoisse humaine, le péché obligatoire, la chasse au bonheur.

Il n'y reprend rien. C'est un homme qui a de l'expérience. (Et des lectures. Mais ceci est une autre histoire). L'expérience des choses. C'est Buffon. C'est Stendhal. Il est entre les deux. C'est Buffon qui serait en même temps explorateur. Il ne s'occupe que de l'homme, pour avoir constamment vécu dans les jungles et les forêts vierges où cet animal prolifère et s'ébat. Il est impassible en présence du vice et du crime. Vous le lui reprochez ? Eussiez-vous préféré le voir détalé ? Ça aurait été au premier pas. Il n'y avait plus d'étude sauf par ouï-dire. Or, c'est l'étude sur pièce qu'il veut faire. C'est son bonheur, à cet homme. Vous

n'allez pas le lui contester ? Les carabins s'endurcissent bien dans des morgues. Si la main du chirurgien qui vous tripote ne tremble pas (et Dieu merci !) c'est qu'il a été impassible devant des cadavres ; même irrévérencieux, pour dire le moins. Le tigre griffe et mord, même salement ; si quelqu'un lui tombe sous la patte, vieillard, veuve et orphelin, il lui fait cent mauvaises manières, paraît-il. Est-ce qu'on peut en vouloir à Buffon qui le dit ? En termes nobles, d'ailleurs. C'est Stendhal ; mais qui sort de Polytechnique ; qui ne prend pas plus parti qu'Euclide ; qui observe, note, tire des lois de ses notes, les applique à la résolution des problèmes que les prières ne résolvent pas, que l'alchimie et la magie laissent intacts. Il a horreur de l'abstrait, bien avant Burcke, et de la littérature. Il est plus honnête que Hobbes : il tient compte des passions. Pour ignoble que soit un principe, pour désespérant qu'il soit, si l'expérience nous le révèle, il faut l'exprimer clairement. Il n'est pas plus question d'éthique dans ce cas que dans l'expression des propriétés de SO_4H_2 . Il exprime donc clairement les principes ignobles avec lesquels, depuis que le monde est monde, on fait la politique et le reste. Il dit : ceci est blanc ; ceci est noir. C'est l'anti-charlatan. Tout le monde peut, à chaque instant, vérifier l'exactitude de ce qu'il dit, le confronter à sa propre expérience des choses. Si nous avons la fâcheuse impression que notre cœur est dévoilé, ce n'est pas sa faute : c'est simplement exact. Il n'est pas homme à annoncer de grandes épouvantes avec le genre de raisons qui portent si bien sur qui ne sait pas discuter. S'attachant à la vérité, nue et crue, à celle qui, depuis les temps antiques porte l'épithète de triste, il fait précisément le procès des eaux troubles. Tout ce qu'il apporte est destiné à être discuté ; si c'est indiscutable, il n'y est pour rien. Il n'est que dans le travail de recherche et de notation. Il informe, même quand il déforme. Il s'amuse, il tremble, il ment. J'ai grand intérêt à savoir pourquoi et comment ce mathématicien s'amuse, tremble et ment. Voilà qui m'éclaire encore davantage. Il est clair comme une eau de roche. Révoltant, dites-vous ? Parce qu'il proclame que deux et deux font quatre ? Que deux et deux ont toujours fait quatre ? Qu'ils viennent encore à l'instant même de faire quatre ? Si vous vous révoltez contre ce fait c'est que vous désirez cinq ou trois comme résultat de l'addition qui donne quatre. Quatre n'est ni heureux, ni malheureux, ni ignoble, ni admirable : c'est un fait. Précis. Dévoilé ou non, deux et deux faisaient quatre.

Il n'a aucune vanité, ni cupidité, ni rancune. En prison, qu'est-ce qu'il fait ? Il écrit rageusement sa défense ? Il compose son personnage de martyr ? Il tâche de se faire « *bien voir* ? » Non. Il fait des sonnets. Il fait des sonnets de vingt vers, dits « à

queue », comme c'est la mode. Un nommé Giuseppe Aiazzi les a trouvés ; les autographes sont en Angleterre.

Il est expansif, grand travailleur, comme le sont souvent les gens de grand plaisir, doux, fidèle à ses amis, pas cagot pour un sou, ni poseur. Il écrit simplement à Francesco Vettori : « J'ai plutôt appris à souffrir qu'à jouir ». Mais, ça, tout le monde le dit. Il ne s'est pas servi d'un seul mot haineux. Il n'a jamais fait la petite bouche devant un crime, ni juré les grands dieux qu'il ne mangeait pas de ce pain-là. Pourquoi l'aurait-il fait puisque ce n'est exact ni pour lui ni pour personne ? Il divise simplement les crimes en utiles et inutiles. Y a-t-il autre chose à faire ? Déplorer ? Il y a des milliers d'années qu'on déplore. Est-ce que les patries, les amours, les haines, les intérêts financiers ont cessé pour autant d'avoir des exigences ? Il nous met en toute chose en garde contre les victoires à la *Pyrrhon*, bien plus graves que les victoires à la *Pyrrhus*.

Autour de lui, comme autour de chaque homme en tous temps (comme autour de nous maintenant) l'histoire se fait. L'histoire complète ; non pas seulement celle des panaches, des plumets, des vases de Soissons, des pestiférés de Jaffa et des lettres onciales, mais celle des rues et des chemins, les conflits d'alcôves et de cassettes, celle du journal de l'Estoile, celle du Diario de Bonacorse ; celle du journal de Samuel Pepys ; celle de nos quotidiens d'information, bourrés de faits historiques et de faits divers (le fait divers qui peut devenir facilement historique, aussi bien à Sarajevo que rue du Croissant).

On fait toute une affaire parce qu'il est allé voir Catherine Sforza, le roi de France, César Borgia, l'empereur, le pape. Certes, c'est bien. Ce sont des vedettes, mais n'oublions pas qu'il se balade dans Florence, qu'il va, chaque jour que Dieu fait, de chez lui à son bureau, en flânant par les places publiques, les carrefours et les ruelles, qu'il va au bistrot, dans les boutiques, les mauvais lieux, toujours en robe longue, *vestito alla lunga*, comme le Tasse, mais pas du tout plein de lui-même, au contraire, bon enfant, et même enfant de la balle. Qu'il sait très bien parler argot, faire les quatre cents coups, se dilater la rate, jouir des vraies richesses. Il se régale avec Brancaccio, Casavecchia, et tant d'autres. Il transhume d'une joie à l'autre avec le troupeau suivant les saisons et les humeurs. Il aime beaucoup la figue ouverte ; à quoi bon s'embarrasser de subtilités et de choix puisqu'il ne manque pas de figuiers et que toutes les figues finissent par s'ouvrir toutes seules par la seule force du soleil ? « Je bâfre, dit-il, comme six chiens et trois loups. Après tout, on ne m'ôtera pas du corps ce que j'ai pris de bon : fins repas, lits merveilleux et autres choses semblables où je me gobege depuis trois jours ».

Il connaît des quantités de gens qui n'ont pas les moyens d'avoir des sentiments élevés. Lui non plus n'a pas les moyens. Ni Catherine, ni César, ni le roi, ni l'empereur, ni le pape, ni personne. Il a vu cent fois les plus innocents apprendre subitement le crime, par instinct, sans l'aide d'aucun précepteur : par le seul exercice d'un pouvoir quelconque. Il sait qu'en réalité le crime est le divertissement par excellence, qu'on y goûte et qu'on est pris. L'univers n'est que de l'ennui en expansion. S'en distraire, voilà la grande affaire. La morale, c'est chercher des poux sur une tête de marbre. La bonne action n'est pas aussi distincte de la mauvaise que le triangle l'est du carré. Sur une certaine frontière indécise on ne sait plus si on a le pied dans le vice ou dans la vertu. Pour peu qu'on soit pressé par l'intérêt personnel (et on l'est toujours) qui cherchera midi à quatorze heures ? Si ce qu'on a vaut la peine, il faut le garder à tout prix ; si ce qu'on désire vaut la peine, il faut l'acquérir à tout prix. Etre généreux, c'est vouloir se mettre au banc de l'humanité. Et, ceci dit, quel orgueil ! Un si grand orgueil que la peine suit la faute automatiquement. Posséder (qui est l'essentiel). Pise ou le reste, par la force ? Mais, bien sûr ! Par quel autre moyen voulez-vous posséder *en paix* ?

Pathologie de la conscience collective ? Certes non. Portrait de la conscience collective en parfaite santé. Portrait de la conscience collective *desnuda*. Il n'y a pas trente-six façons de se servir de l'original. C'est une simple affaire de virilité. Les sérénades, à moins d'être humoristiques, n'ont aucun sens. Dans chaque vingt-quatre heures de Florence (et du monde) on remue les forfaits louables à la pelle. Un flâneur, le nez au vent, les mains dans les poches, en rencontre à tous les coins de rue. Avec de la méthode expérimentale (un peu d'Aristote, un peu de Bacon avant la lettre) Nicolas parfait sa science. Qui augmente sa science augmente ses douleurs, dit Saint-Paul. Pourquoi douleurs ? Parce qu'on est devant un fait précis ? Il n'y a aucune raison de souffrir. A moins qu'on fasse du sentiment (ou qu'on l'imite, ce qui est plus courant). A moins qu'on ait le complexe de Savonarole (ou qu'on fasse comme si on l'avait ; ce qui est également plus courant). Mais si on est de santé robuste (malgré l'estomac froid) et de sens aiguisés, il n'y a aucune raison, mieux, il n'y a aucune possibilité morale ou physique de souffrir devant un fait précis, incontestable. On vit avec. On fait ce qu'il faut pour vivre avec. C'est la seule attitude à prendre. Qui vous a dit que la terre était un lieu de délices ? Chassé du paradis terrestre n'était pas un vain mot. Il fallait prendre cette menace au sérieux. Une chute des Anges ne se rafistole pas avec des bouts de ficelle.

Ce sont les hommes qui font la petite histoire et la grande.

L'assassinat de Fualdès et le dernier carré de Waterloo sont dans le cœur humain. Jules César et Soleilland sont semblables à l'autopsie. La retraite des dix mille et la grève des forgerons doivent être inscrites dans le même manuel. La sténographie des débats de Cour d'Assises et de Correctionnelle, les sommiers de la police judiciaire sont aussi importants sinon plus que le Serment de Strasbourg et la rencontre de Yalta. L'Histoire (dans laquelle il faut intégrer le fait divers) est le juste reflet des vertus, des vices et des turpitudes humaines. Borgia se sert de « sang à la une ». Sforza aussi. Le peuple aussi. Le peuple de Florence et d'ailleurs ; de 1.500, de 1900, de l'an 2.000 ou 10.000. Les Pazzi s'appellent Durand (comme Dante).

Quand Nicolas, en allant à son bureau ou en retournant chez lui rencontre ou croise un personnage des arts majeurs ou un artisan des arts mineurs, il sait que ce sont des assassins en puissance (louables ou non suivant l'occasion, le degré de finesse l'opportunité, les carences de la légalité, la certitude de l'impunité). Il lit les vieux journaux. Il connaît les façons de faire des juges, notaires, marchands d'étoffes, changeurs, banquiers, médecins, pharmaciens, art de la laine, pelletiers, corroyeurs, tanneurs, maçons, cordonniers, menuisiers quand ils sont déchaînés, affamés de puissance ou de pain et qui déambulent présentement enchaînés au bon soleil de mai. Il sait ce qu'un nommé Michel Lando et une foule de cardeurs de laine ont fait d'un certain Messer Nuto. On l'a pendu par les pieds (à côté de sa maîtresse, à un poste d'essence, je crois) puis, « chacun des assistants, en ayant coupé un morceau, il ne resta plus de l'homme que le pied ». Les limites du dégoût sont reculées, dit un commentateur. Reculées ! Vous croyez ? Pourquoi dégoût ? Vous vous détournez de vous-même. Mais, tout à l'heure, abandonnant Nicolas à son étude, vous entrerez chez vous, déposerez des baisers à la ronde, du front de votre femme, à ceux de vos enfants, mettrez vos pantoufles, ceindrez votre robe de chambre, bourrerez votre pipe, couperez un cigare, piocherez dans le paquet de gauloises ou d'américaines, vous assoierez dans un fauteuil et lirez un journal, étendu devant votre visage comme un miroir sans vous reconnaître. En tête du manuscrit du Prince à la Médicéo-Laurentienne, il y a une lettre de Buonacorsi à Pandolfo Belluci (écrite après la mort de Nicolas). Elle prétend que ce sont ici principes généraux et pas seulement politiques.

Certes, l'époque et le lieu étaient bien choisis pour porter une main sacrilège sur les sept voiles du cœur humain. Nicolas ne nous renseigne guère sur le paysage qui l'entoure. Il ne fait que des portraits de personnages et de masses. Ces personnages et ces masses vivaient cependant du pays.

A propos d'un parti de fourrageurs ou d'un siège, ou d'une révolte, il suggère quelquefois une configuration de terrain, une aube, un crépuscule, un beau ou un mauvais temps. une saison.

C'est une ville d'hommes maigres et froids mais capables de passions inouïes. Les palais sont des forteresses qui se servent de la rue comme fossé. Toutes les portes d'entrée sont défendues par de raides escaliers sans rampe, des chicanes, des parados, des embos, et, si par temps paisible, on vient frapper au heurtoir d'un ami, on a l'impression de profiter d'une trêve. On ne s'amuse pas à faire du joli ; on fait du solide. On n'a pas besoin de dentelles : on a besoin de cuirasses. Ouvrez largement portes et fenêtres, mettez des colonnades et des péristyles et vous ne dormirez plus, ne mangerez plus, n'aurez plus un moment de paix. Votre vie dépend uniquement de la solidité et de la fermeture hermétique de votre coquille. Ne comptez pas sur la loi pour vous protéger. La loi est la façade de l'État derrière laquelle (comme toujours) la fortune sourit aux audacieux. Qui peut être assuré de ne jamais gêner personne ? Tout le monde a construit des murs. C'est une ville de murs épais, hauts, lisses et sans fenêtres jusqu'à dix mètres au moins au-dessus du sol. Les rues étroites, pavées de grands blocs de pierre blanche circulent à travers ces murs comme le couloir du labyrinthe qui conduisait au minotaure. Des minotaures, il y en a cent. Les familles s'entre dévorent au sein même de l'amour et de la haine, sans souci de conserver une poire pour la soif. On ne lésine pas en boucherie ; tuer ce qu'on aime, tuer ce qu'on hait, on s'y précipite. On ne craint pas de rester ensuite le bec dans l'eau ; la matière à aimer et à haïr est inépuisable ; il n'y a pas à prendre de gants ; on peut la dépenser sans compter.

C'est même la seule chose qu'on dépense sans compter. Pour l'argent, on va moins fort. On ne va même pas fort du tout. On traîne son costume de bure, ses bottes, son béret tant qu'on peut. Si par malheur on donne seulement une jupe d'écarlate à une femme, on ne sait plus où se fourrer pour échapper aux remerciements enthousiastes. Les princesses, les duchesses, celles dont les vieux roublards ont besoin, comme l'église a besoin de châsses pour l'adoration des fidèles, vont jusqu'à porter parfois un manteau doublé de vair ou d'autres fourrures. Mais c'est un grand maximum. Pas d'arroi et d'attirail pour sortir ; le sommet du luxe, c'est une ombrelle. Pas de fard, mais le sang est beau et le vent le fait affleurer aux lèvres et aux joues. Au surplus, Dieu pourvoit à la couleur d'admirables regards. Dans les maisons on a une lampe. On la transporte de pièce en pièce si c'est nécessaire. Si on a de la compagnie, elle se serre autour de la lampe. C'est la formule la plus pratique pour chuchoter des secrets et comploter dans le particulier et le général. Si on est

seul, un lampion suffit, ou l'obscurité dans laquelle d'ailleurs les rêves éclatent plus violemment, où l'on a plus de goût à être ce qu'on est, où le visage peut se détendre enfin, se permettre d'être inquiétant.

Il n'y a pas de cheminées. On ne fait pas de feu, même au cœur de l'hiver le plus rude. C'est assez pénible mais, plutôt que de râcler les collines déjà dénudées où il n'y aurait d'ailleurs que des oliviers à brûler, on a créé un proverbe, une sagesse de la nation : le feu est malsain. Ceci dit, la santé avant tout. On prend bien de l'huile de foie de morue. Les enfants couchent dans des chambres glacées. Les époux aussi. De là, des familles solides, ou une certaine nécessité de tuer. Ce qui, en principe, ne se fait que dans le grand monde, mais dans le petit monde on comprend très bien la chose.

Être obligé de se chauffer les pieds sur un ventre pose des quantités de problèmes sur lesquels l'Évangile ne mord pas.

C'est d'ailleurs une ladroterie de riches. Il y a dans Florence trois millions de florins d'or qui ne circulent pas mais qui dorment ; qu'on regarde ; qu'on tripote ; qu'on compte le soir. Par les matins d'été, du haut des collines, on peut contempler une ville semblable à un joyau ; une rose d'or blanc sertie d'émeraudes, d'opales, de saphirs et de rubis. On dirait que les coffres serrés dans les caves ont imbibé de richesses les fondations, que les métaux et les émaux précieux montent comme une humidité à travers les murailles pour venir fleurir d'un salpêtre doré les toits, les terrasses, les créneaux, les dômes, les clochers et les tours de guet. La rosée des montagnes huile d'iris l'argile des tuiles, les pierres laiteuses, allume des braises dans le noir des orties de fer forgé qui ferment les lucarnes, veloute de vert tendre les bronzes et les cuivres, bleuït les carreaux de verre épais. Dans les rues d'un noir d'encre, tout se trame et se trafique. Vers des pâtés de maisons flanqués de bastions et d'arcs-boutants courent des boulevards faits sur mesure pour les assauts de l'émeute et les décharges d'artillerie. Des places publiques s'arrondissent où il y a tant de soleil et de vent violent que le plus humble ne peut en fouler le pavé sans se prendre pour capitano del popolo. Les églises, sous des suavités de nonnes dissimulent des profondeurs, des abîmes, des replis sombres, des enlacements d'entrailles. L'homme s'y sent doublement petit aux pieds de Dieu et aux pieds du Diable qui sont là côte à côte, bras dessus, bras dessous, et dévorent. Le rude Michel-Ange a pris une de ces églises pour épouse : *Santa-Maria Novella la mia sposa* et la traite en conséquence.

La plus riche héritière ne reçoit pas plus de trois cents livres en dot. Il faut avoir fait une affaire commerciale à tout casser pour donner en bonne main à son compère une cuiller ou une

fourchette d'argent. On ne sait pas ce que c'est que la vaisselle plate. Si on fait cadeau d'une bonbonnière d'argent ou d'une tasse de même métal toute la ville en parle. Enfin, il y a un crime qu'on ne pardonne pas : la banqueroute. L'infamie s'en transmet de père en fils, en frère, en cousin en ligne masculine. Elle est indélébile, impardonnable, éternelle. Elle implique l'incapacité commerciale totale. Avouons qu'à la sentence il s'ajoute un peu de mépris, comme pour un délit idiot. A qui peut tuer sans risques, il est logique qu'on ne pardonne pas le croc en jambe. Se laisser acculer par un comptable, plier les genoux devant un boulier, mérite bien la mort sociale. On aime l'art de payer peu en toutes choses dans cette ville qui, en temps de paix, ne retentit que du cri des hirondelles et du bruit des foulons. On fabrique des étoffes de laine avec un sérieux de pape. Les teinturiers n'ont pas le droit de jouer à la balle, ni à barres, ni à aucun jeu violent. Les cartes leur sont interdites ; seuls, les échecs leur sont permis parce que c'est un jeu qui rend attentif. Les laines de France, d'Angleterre, d'Espagne, du Portugal, de Majorque et d'Afrique sont traitées ici. Au plus obscur des rues, on pénètre par des portes de caves, dans des sous-sols qui s'enfoncent de plusieurs étages sous la ville, communiquent parfois entre eux par des couloirs, des ponts volants, des passerelles, des échelles où sont accrochés des anneaux pour maintenir des cierges. Tout un charroi de fourmilière transporte dans l'ombre et le vacillement rougeâtre des lumières, les sacs de coquilles venues de Tyr, les ballots de plantes tinctoriales, les terres à couleurs et les secrets. Dans les cavernes les plus profondes où les murailles et les voûtes sont en grès naturel, ces joueurs d'échecs broient, pétrissent, barattent, écument, font bouillir sur de grands brasiers de bois de cyprès, les cuvées de sève, de murex et d'ocres. Par des escaliers interminables on remonte au jour, pour l'épreuve du soleil, un godet de pourpre ou d'azur, ou d'un vert inimitable, ou d'un jaune qui fait s'extasier la rue. L'enfer n'est pas pour les enfants. D'un doigt trempé dans le godet d'essai les artisans couvrent les murs de graffitis, de sentences aussi justes, aussi simples, aussi naturelles que celles de Nicolas. Le soir rend aux familles populaires des hommes aux mains colorées parfois d'un rouge semblable à du sang. Les bourgeois jouissent du calme et du bien-être. Les ouvriers vont prendre le frais la nuit sur les grandes places publiques où il est facile de parler, où le moindre mot retentit, où, amplifié d'échos, tout est parole de maître et tonne comme l'orage. Il est facile de retrouver sur les pavés, sur les parvis, l'endroit exact où l'on a déjà été vainqueur (et vaincu). Le ciel est gris d'étoiles. Nous sommes en République ; pour l'instant.

Un large moutonnement de terres volcaniques couvertes de

vignes, de petits oliviers et de minces cyprès entoure l'étroite vallée où Florence est installée, sur l'Arno, *comme Paris sur la Seine*. Ici, le paysan est jardinier. Les collines sont aménagées en terrasses soutenues par des murs de pierres sèches. Sur ces petits à plat qui circulent entre les vergers on cultive les fèves les pois chiches, les cicerolles et les fleurs. Un âne suffit pour porter la récolte. Ces champs minuscules devraient imposer une certaine sagesse, une certaine mesure aux hommes qui les cultivent. Mais le ciel est trop bleu, il y a trop de lilas dans les bosquets, le mois de mai est trop ardent, il reste trop de force dans les reins ; on ne peut guère se contenter de ce qu'on a. A moins d'avoir beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu ; et encore ! (ce qui n'est d'ailleurs le cas de personne). Les vieillards font construire des forteresses paysannes à leurs fils, petits-fils et gendres. Ils ne s'asseoient pas aux talus pour sommeiller au soleil mais pour surveiller d'un œil aigu le chemin déroulé sous les oliviers jusqu'à la ville qui a pris le lion pour totem. Aux carrefours des chemins champêtres, des colonnes de pierre portent jusque dans les feuillages de paix des marzocco, des petits lions de marbre, ou de grès, ou même d'argile. Les lions respectent les citoyens de Florence. A Orto San Michele une simple femme (qui était de Florence) a arraché à un lion un enfant qu'il tenait entre ses pattes ; et la bête n'a rien pu dire. Et qui pourra dire ou redire contre mon orgueil légitime, et mes désirs légitimes ? J'ai six fils, quatre gendres, onze petits-fils, tous Florentins ; mon village a pris instinctivement la forme d'une couronne de roi, plus de cent ans avant que je naisse. Et c'est vrai : tous les villages sont, dans leur hauteur, comme des couronnes, les cyprès et les lauriers mêlés aux murailles.

Il n'est pas question de parti ou d'appartenance. Ces gens sont trop costauds pour faire la politique de quelqu'un. Ils font leur politique personnelle ; même quand ils agissent en masses, les gras d'un côté, les maigres de l'autre : ce qui est la règle et la vie.

Savonarole, le précurseur des temps modernes, a bien essayé de les partager de façon différente. Il a dit : « Il y a deux camps : ceux qui combattent sous les ordres de Dieu : moi et mes partisans ; ceux qui combattent sous les ordres du diable : mes adversaires ». C'est simple. Il ajoute : « Il y a trois variétés d'humains : primo les bons ; ce sont ceux qui me suivent. Secondo les méchants, obstinés au mal : ce sont mes adversaires. Une troisième variété : les hommes qui mènent bonne vie, s'adonnent aux plaisirs, sans plus s'obstiner au mal qu'au bien, parce qu'ils ne savent pas les discerner l'un de l'autre. Ceux-là, « forcez-les d'entrer avec nous, avec moi ».

Mais il a fait fiasco. Aucune dialectique n'a longtemps de

prise sur des hommes en bonne santé. Oter à la vie humaine toute joie matérielle, persécuter sans pitié le sourire de la femme et la chaleur du vin n'est pas l'affaire de ces hommes. On sait ce que valent les moines. Rien n'est plus tranquille qu'un moine quand il mange. S'il s'agit de jambons et de galettes, nous leur en donnons en veux-tu en voilà ; s'il s'agit de braises, pour les mangeurs de feu, nous allumerons autant de bûchers qu'il faudra.

Les vallées s'enfoncent en direction des montagnes. Elles charrient des saulaies, des peupliers, des bosquets d'yeuses, des barrières de cyprès, de petits champs de blé, des métairies, des poulaillers, des granges, des meules, toute une orpaillerie paysanne. On y vient picniquer à l'ombre, l'été. Les soldats d'Ottaviano Sforza passent par là, en condotta, ou en balade, ou déserteurs.

A mesure qu'on monte, l'air frais sent le thym, le vent donne de furieux coups d'aile, les pâturages s'élargissent, la clochette des troupeaux sonne de tous les côtés. Vers Florence où dort maintenant une brume bleue, les grands pans de collines échelonnés dans la distance avec la couronne des villages et le hérissément des cyprès aigus composent les praticables d'un vaste décor de Comedia del Arte. La richesse de la République est née ici. Malgré toutes les laines étrangères, la République a besoin, pour sa sérénité financière de savoir ces hauteurs occupées de troupeaux. En toute justice, ces bergers devraient porter l'uniforme des banques. Ils n'ont que l'uniforme de Virgile et de Théocrite et ils tuent les loups suivant les traditions. Mais, dans leurs dialogues il ne s'agit pas de concours de flûte ou de niaiseries à propos de pommes. Par dessus les collines, les brouillards et les décors de la terre, ils dialoguent avec Florence. Ils disent : Pise est la tombe de notre argent, de notre honneur et de notre vie. Eux aussi placent l'argent là où il doit être placé c'est-à-dire en premier lieu. La tonte est faite, non pas au son des fifres et des tambourins mais par des encaisseurs de la Banque de France, avec bicornes et sacoche enchaînée. Au long des nuits paisibles, sous les étoiles qui incitent au rêve, ils écoutent le pas des mercenaires d'Imola à trois ducats pièce qui passent les cols. « Nous nous saignons à gaver d'or les capitaines ».

Ils habitent des huttes de pierres sèches et ils font cuire à même la cendre, dans des mottes d'argile, les pluviars qu'ils ont abattus à la fronde. S'ils étaient à la place de la Seigneurie, ils régleraient les affaires publiques comme ils régulent les affaires de leurs passions personnelles. Être à la place de la Seigneurie, cela se peut toujours en République, avec des tours de bâtons ou avec des coups de bâtons. Les derniers peuvent être les premiers avant un jugement quelconque.

Des fenêtres de la Chancellerie on aperçoit, dans le lointain, le sommet neigeux des Appenins toscans, les plaques vertes et rousses des pâturages. Il n'y a qu'à changer de fenêtre pour regarder les monts de Chianti, les collines, les Alpes Apuanes et la vallée qui descend vers Pise et la mer. En prêtant l'oreille on entendrait sonner les florins sur les plaques de marbre, dans les boutiques de changeurs.

Nicolas n'a jamais parlé de ce paysage. Il avait pourtant ce son dans ses oreilles, ces images dans ses yeux. Son « *Art de la guerre* » et son « *Prince* » sont pleins de collines et de plaines, de champs et de guérets, de chemins creux, de halliers, de fourrés, de places fortes, de palais ; ses « *Discours politiques* » débordent de teinturiers remontés au jour de la rue et de la place publique. Comme l'écho derrière le bruit, ses mots les plus amers ou les plus doux vont sonner contre ce décor de murailles, de jardins, de pâturages, contre ces foules artisanales, seigneuriales, paysannes. On sent la rue et la terre.

Si, à propos d'une émeute il dit simplement : « Le soir... » ou : « Le matin... » c'est que l'émeute est là, il n'a pas le temps de dire plus. Il lui faut démonter le mécanisme de l'émeute (c'est le premier des écrivains de *masses*), examiner les rouages, voir comment fonctionnent les cœurs, comment ils avaient fonctionné un mois avant pour en arriver là. Mais c'est un soir d'hiver où la bise furieuse a noyé les lanternes et se déchire en gémissant contre les gènoises de la ville ; ou bien c'est un matin de mai avec ses gloires, et gémissements ou gloires sont dans ces cœurs en révolte. Il fait des autopsies trop méticuleuses pour que ce fait lui échappe. Il sait la valeur du froid, du chaud, du vent, du soleil, de l'air à odeur de lilas pour le cœur humain. Au détour d'une sèche énumération de pensées logiques, il met brusquement en l'une d'elles la trace du vent, de la nuit, du soleil ou du lilas.

Ces traces sont en lui. En chevauchant pour les commissions de la République il a été souvent aux prises avec les intempéries ou simplement avec l'architecture de ces paysages célèbres. Il s'est entretenu en chemin avec un tel qui tourne son foin, tel autre qui taille sa vigne. Il a fait route avec des colporteurs, des charretiers, des trimards, des soldats, tout le menu peuple qui va à ses petites affaires, chasse la piécette, se débrouille. Il a parlé avec eux de la pluie et du beau temps, et des affaires du gouvernement. On lui a demandé ce qu'il en pensait et il a demandé ce qu'on en pensait. Il connaît le sens qu'on donne aux choses le matin et celui qu'on leur donne le soir, l'incidence du ciel couvert et du soleil sur la discipline qui fait la force des armées, les difficultés d'enthousiasme par temps de gel ; la valeur des résolutions prises la nuit et, d'une façon générale,

l'importance, en toutes les politiques, du plus ou moins de chaleur aux endroits sensibles du corps, du plus ou moins de lumière sur les décors du monde. Toutes choses égales en volonté de combattre et raisons de révolte, il sait qu'une barricade abritée de la bise tiendra plus longtemps qu'une autre frappée de plein fouet par des gémissements glacés. En vérité, les plus moustachus, les plus barbus des puissants, définitifs ou passagers, qui luttent pour conserver les choses telles qu'elles sont ou pour en changer la face, désireraient surtout être des heureux Tityre. Combien de révolutions ont été abattues par la pluie ! Il y a des trêves de confiseurs dans toutes les guerres. Tout général doit être paysagiste. Machiavel lui-même a besoin d'emporter dans ses bagages un Ambassadeur muet mais chamarré d'or comme un ostensor, comme le soleil. Pour si sûr que soit un tribun de sa parole, de ses arguments et de sa cote d'amour, il lui faut prendre des ordres aux services météorologiques avant d'assembler ses partisans ou ses peuples sous son balcon. César lui-même s'est servi de la mince plage entre la mer et les collines pour faire avancer en sûreté son armée vers Sinigaglia. Les houblonnières démontent plus de cuirassiers de Reischoffen que les canons.

Tout va à vau-le-vent et à vau-l'eau. Il n'y a qu'une constante. Par un juste retour des choses d'ici-bas, dans les comportements si variés qu'ils soient du monde extérieur, le cœur humain (une fois dévoilé) n'a pas trente-six façons de réagir. Il n'en a qu'une seule : l'égoïsme, dans quoi on peut faire entrer toutes les générosités, les dévouements, les courages, les passions et les turpitudes. Sur ce sujet, Nicolas et nous-mêmes sommes tranquilles comme Baptiste. « Voilà ce dont je vais me servir sans « risques d'erreurs, se dit-il ». Pour le reste, il faudrait que je « vous fasse un dessin et je n'ai pas le temps (vous non plus dont « les intérêts pressent ; à peine si l'on a cent ans devant soi). « S'il est nécessaire de dire qu'il fait nuit, je vous le dirai. « Au surplus, les vergers, les montagnes, les collines, la richesse « invraisemblable de ma patrie, les délices de la vie dans les bos- « quets et les bois, vous verrez tout cela par échos et reflets, « par convoitises, ronds de jambes, visages de renards, gueules de « loup, rugissements de lions, cordes raides, entourloupettes : « bref, danse générale devant l'arche ».

En 1500, quand il part pour aller voir le Roi de France, on ne peut pas dire qu'il soit fou de joie. Ça tombe mal. Il n'est pas très rassuré sur l'avenir de son gagne-pain. Qui peut se vanter de n'avoir que des amis ? Qui peut être assuré de ce que font les amis derrière votre dos ? Sa place au deuxième bureau de la Chancellerie, il y en a de nombreux qui la guignent. Loin des yeux, loin du cœur ; il n'est pas très sûr de retrouver sa chaise au retour.

Ce n'est pas qu'on l'ait pris pour le Merle Blanc. Si on l'envoie en France, c'est que les autres se sont défilés. Il comprend que Lucca degli Albizzi en ait plein les bottes de toute cette histoire. Il a failli y passer. Il est resté huit jours sous séquestre dans la tente du capitaine des Suisses, en *hypothèque* pour la ville de Florence. Les soldats voulaient se payer sur la bête ; à chaque instant il en était question. Il a fallu taper les copains pour se dégager. Il savait bien que la République met ses commissaires au Mont-de-Piété, sans espoir de retour. Lucca n'avait pas du tout envie de devenir momie sacrée chez les Suisses. Pise c'est bien beau mais être créé et mis au monde n'est pas non plus de la petite bière. On tient à continuer ce truc-là encore un peu. Il a emprunté à Pellegrino, à Lodovico Morelli, à Bernardo Piccini et, finalement, il en a été de treize cents ducats de sa poche. Tiré d'affaire cependant. Pise c'est bien beau mais il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes qui payent.

« Cette fois, il y a des chances pour que ce soit moi », se dit Nicolas. Il est de fait qu'on l'a envoyé sur les routes à la portion congrue. A peine si on lui a donné de quoi casser la croûte. Et ce n'est pas une mince affaire que de trouver un roi dans cette botte de foin qu'est la France. On arrive à Lyon juste au moment où il en est parti. Il faut courir plus loin, et avec quoi ? Exactement six ducats qu'on se partage avec Francesco della Casa. Montez donc un train d'ambassadeur avec ça !

Il ne faut pas compter recevoir de la galette. On vient déjà ici pour ne pas en donner. La République n'est pas de celles qui graissent les pattes. Le plus drôle c'est qu'ils sont venus pour jouer au Roi le tour qu'on leur joue à eux. Eux ne sont pas surpris qu'on ne les paye pas, mais le Roi va l'être.

Il l'est. Il en devient raide comme une corde à puits l'hiver.

« Les rois sont vraiment des phénomènes, se dit Nicolas. « Quelle est la grande affaire des gens, rois ou non, sur terre ? « Vivre, bien entendu, mais pour vivre ? Se distraire, un point « c'est tout. Voilà à quoi tend la chasse au bonheur en fin de « compte. On ne me fera pas croire que le dénommé Louis XII « n'en sait rien. Qu'est-ce que je suis, moi, Nicolas ? Une banque « de Florence ; une banque de bonnes paroles ; une banque qui « ne paie jamais en argent. Le complément de tout organisme « financier bien construit. Si je suis là, c'est que nos intentions « sont claires. On a déjà voulu faire mentir le proverbe. Pas « d'argent pas de Suisse. Je suis de nouveau là pour noyer le « poisson. Me voilà et en principe (si on voit clair) on sait déjà « que la République dit non. Que vous êtes roi et qu'elle dit non. « Je ne suis pas porteur de lettres de change, je suis porteur de « nuances. La République dit non mais elle ne refuse pas ; elle « est contrainte de refuser. Si nous y mettons cette nuance

« c'est précisément que vous êtes roi. C'est toujours bon d'en
« avoir la preuve. La voilà. Il n'y a pas de quoi en avaler son
« sabre. Au contraire, nous avons les meilleures raisons du
« monde de nous prétendre vos amis. Ceci le prouve. Nous recon-
« naissons que vous êtes de *grand format*, qu'on ne peut pas vous
« traiter par-dessous la jambe. C'est bien à notre époque. Tout
« le monde ne peut pas se flatter d'autant. Il y a des semaines
« que je réclame mes ports de lettres. J'en ai été réduit à faire
« appel à « leur humanité » Moi ! Rendez-vous compte ! C'est
« que je ne suis pas roi. Vous qui l'êtes, quelle est cette pique
« d'amour-propre à propos de Beaumont et d'Yves d'Allègre ?
« Est-ce qu'il y a là seulement de quoi fouetter un chat ? Vous
« vous tracassez pour des riens ; vous perdez votre temps et votre
« belle jeunesse pour des babioles. Trente mille écus qu'on vous
« doit ! Si je suis là c'est pour vous prouver que la Sérénissime
« République préfère vous les devoir toute sa vie plutôt que de
« vous les faire perdre. N'en parlons plus. L'air est pur, la route
« est large, vous êtes Roi, et de France ! qu'est-ce qu'il vous
« faut de plus ? Comparons de nouveau les petites choses aux
« grandes. Croyez-vous que je sois ici pour mon plaisir ? Eh
« bien ! oui, je suis ici purement et simplement pour mon plaisir.
« Moi qui suis nourri dans le sérail, je peux vous dire d'autant
« plus franchement que ce n'est un secret pour personne : nous
« ne sommes pas dans une situation florissante. Ce n'est pas de
« nos jours que Ghirlandajo pourrait écrire comme il l'a fait sous
« le portrait de Mesdames Médicis : « Peint cette année 1490,
« quand notre très magnifique ville était heureuse, prospère,
« saine et paisible ». Il a passé depuis de temps beaucoup d'eau
« sous les ponts. Outre que vous ne voyez pas Ghirlandajo en
« train de représenter Madame Soderini en suivante de la
« Vierge, il n'est plus du tout question de bonheur, de santé,
« prospérité, commerce et industrie. Nous sommes très sérieu-
« sement embêtés. Et, ça n'est pas pour vous le reprocher :
« un peu par votre faute. N'insistons pas là-dessus ; nous passons
« l'éponge bien volontiers. Il est toujours facile de s'entendre
« avec nous. La très magnifique ville en est réduite à faire des
« économies de bouts de chandelle. Est-ce que je pousse les
« hauts cris ? Entre nous, Majesté, votre grande affaire, c'est
« la mienne, c'est celle de tout le monde. Vous n'avez pas trois
« cœurs, vingt bouches, et tout à l'avenant. Quand vous êtes
« enrhumé, c'est vous qui toussiez, et pas votre chambellan.
« Qu'est-ce que vous cherchez à droite et à gauche ? Ce que je
« cherche, ce que nous cherchons tous : passer le temps le mieux
« possible. J'ai trouvé un truc. Je vous le donne pour ce qu'il
« vaut. S'il peut vous servir, tant mieux, j'en serai ravi. Si j'étais
« près de mes sous, ou de mes intérêts, je ne serais pas près de

« vous. Savez-vous où je serais ? A ma table de travail, à faire les
« couloirs, au deuxième bureau de la chancellerie, à intriguer
« pour passer chef de service. Total : je me ferais un sang d'encre
« (comme vous êtes en train de vous en faire un pour des ques-
« tions de caserne, de déshonneur, de choses sans intérêt).
« Au lieu de ça, cher ami, qu'est-ce que je fais, moi qui suis un
« fils de cette Italie « intimiste » passionné de choses humaines ?
« Je viens discuter avec vous, pour Florence, c'est entendu,
« mais entre nous pour le plaisir.

« Pour le plaisir, Monsieur le Roi, le plaisir que j'aimerais
« vous voir prendre aux mêmes choses. Je me suis dit (passez-
« moi l'expression) : voilà un bonhomme qui est quelqu'un
« (car, vous êtes quelqu'un). Tu vas te trouver en face de lui,
« rien dans les mains rien dans les poches, et il va falloir discuter
« le coup. C'est du boulot intéressant. Si je faisais ça pour de
« l'argent, croyez-moi, je serais volé. Je n'y trouverais pas mon
« compte. Pas plus tard qu'hier soir je me suis endetté de
« soixante-dix écus pour écrire à mes patrons. Je le fais pour la
« gloire ! Je suis cet oiseau rare : un homme d'Etat mal payé.
« Même pas payé de retour, ce qui ne doit pas vous surprendre :
« tous les rois sont orfèvres. Mais, mon plaisir, voilà ce qui ne
« trompe pas. Voulez-vous que je vous dise qui me paye et
« d'un salaire inimaginable, de roi, c'est le cas de le dire ? Vous !
« Nous sommes dans une époque qui s'appelle la Renaissance,
« je ne vous apprend rien. Je suis un homme de la Renais-
« sance, vous aussi. Nous ne pouvons pas vivre sans *grands*
« *modèles*. Voilà comment nous sommes faits. Nos poètes, nos
« littérateurs, nos peintres bourrent nos poches, couvrent nos
« murs de *grands modèles* mais, si j'ose m'exprimer ainsi, de
« *grands modèles* de poche, ou à se casser la tête contre un mur.
« Vous, vous êtes vivant : vous avez un cœur, un foie, une rate
« et un gésier et je sais comment fonctionnent les cœurs, les foies,
« les rates et les gésiers des hommes, en dehors et en supplé-
« ment de leur petite affaire physiologique. Savez-vous, Sire,
« qu'à partir de maintenant on va beaucoup s'occuper de
« l'homme, de l'individu (comme disent les gendarmes ?) On
« ne va même plus s'occuper que de lui. Le *muet* a fait son
« temps ; c'est le *parlant* qui prend sa place. C'est à celui-là
« qu'on va désormais demander la ration de romanesque sans
« laquelle on ne peut pas vivre. Des villes entières, des peuples
« entiers vont se précipiter au spectacle de l'homme. Sire,
« commençons. Lutter d'esprit avec l'esprit d'un roi ! à quoi
« pourrais-je mieux employer mon temps ? Que pourrais-je
« acheter de plus rare avec de l'argent, même avec des appointe-
« ments de Préfet ? Mes moyens, disons les humbles moyens
« personnels, me permettent cette distraction supérieure et bien

« d'époque. Pourquoi voulez-vous que je demande plus ? Et « pourquoi demandez-vous plus ?

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. « On n'a même pas de quoi s'acheter un cardinal. Il faut tout faire de ses propres mains ; c'est naturellement beaucoup plus long ».

Nicolas se plaint mais, somme toute, il ne déteste pas le travail artisanal. Il prend son roi comme il est ; il opère à chaud ; il est au four et au moulin ; il a le cœur à l'ouvrage. Il n'essaie pas de se lancer dans de grandes réparations. Il fait chaque jour du provisoire jusqu'au moment où il s'aperçoit que ce provisoire tient très bien ; que son ciment est beaucoup plus prompt que ce qu'il croyait. En fin de compte, il y a du travail de fait. On va pouvoir respirer. La toiture n'est pas entièrement refaite à neuf (à l'impossible, nul n'est tenu) mais il n'y a plus de gouttières dans la chambre à coucher : c'est l'essentiel.

D'autant qu'il pleut sérieusement sur le temple. Les gens ont mangé du lion. On ne sait plus où donner de la tête. On est en train de se flanquer des râclées dans tous les coins. Le nommé César Borgia, une sorte de Grand Meaulnes, commence sérieusement à s'occuper de choses défendues. Il a mué, cela ne fait pas de doute. Il sait ce qu'il y a sous le jupon des Républiques et il a l'intention formelle de s'en occuper. Il n'est pas un Monsieur à se contenter des bagatelles de la porte. Pousser les hauts cris ne sert à rien. C'est un type qui cogne.

Il rôde autour de Florence, lui fait cette cour hautaine et brutale des séducteurs vérolés à laquelle il est si difficile de résister. Il est beau parleur, fait montre de sentiment sans s'en embarrasser et, tout en excipant de sa bonne foi, fourrage du côté de Campi avec des mains dures et décidées. On a l'impression que ce n'est plus exactement le moment de faire sa bégueule et de prétendre qu'on ne mange pas de ce pain-là. Il faut céder quelque chose ou on y passe. On va même y passer de toute façon. On ne s'échappe que par miracle : l'agresseur a subitement mieux à faire, semble-t-il (en réalité, il a préféré empocher un peu d'argent). On a eu chaud !

Nicolas, colporteur en bonnes manières, se trimballe de côté et d'autre. Il essaie de remettre un peu d'ordre dans la toilette, arrange les affaires des gens qui se sont barbotés des chevaux, pacifie. Après des coups pareils, on se brosse en pensant à autre chose et sans perdre de vue l'essentiel.

Il ne peut pas s'empêcher de penser que la méthode est vraiment efficace. Le couteau sur la gorge, voilà un argument de taille en temps ordinaires ; et par temps extraordinaires, le couteau « dans » la gorge a quelque chose de net et de définitif qui séduit. Jusqu'ici on disait : « Qui veut la fin veut *les moyens termes* ». Que de temps perdu ! Un logicien est forcément attiré

par les raisonnements directs. Un poing solide, un couteau pointu et aiguisé, une détermination sans équivoque qui se lit dans le regard (et surtout dans les faits) : voilà qui donne aux mots de tous les jours une saveur nouvelle, un poids bien plus agréable à placer dans la fronde. Que ne pourrait-on faire avec ces instruments de persuasion bien maniés ? Etrurie, Ombrie, Latium, Samnium, Lucanie, on pourrait faire entendre raison à tout le monde, de la Sicile à la Gaule cisalpine. (Ne prononçons pas de noms propres !) Au service des bonnes raisons, la violence prend ses lettres de noblesse. Nous ne résistons à César que pour nous compromettre avec les Français. Que dis-je, compromettre ! Nous faire soutenir carrément par les uns et par les autres, constamment obligés à une inconstance de faible qui nous fait passer des bras d'un maître aux bras d'un autre. Un bon mâle, bien solide qui dicterait ses volontés la trique en main et serait capable de faire respecter sa maison, voilà ce qu'il nous faudrait. Au delà des Appenins, une terre semblable à la nôtre, de même esprit, se déroule sous les pas de soldats constamment étrangers. Au delà de Rome, de Naples, de Bénévent, toujours la même terre, les mêmes étrangers ; Milan, Crémone sont Français. Que de temps il faudrait pour faire entendre raison à tout le monde ! S'unir, chasser les souteneurs, faire de soi-même tout ce qu'on doit. S'il faut expliquer ce système à chacun, on se mariera à cent ans. Nous n'irons au bien que traînés de force (comme il se doit). Les méthodes de ce César sont expéditives à souhait. Nous en tremblons dans nos culottes, un tremblement qui n'est même pas désagréable pour tout dire. Il est bien bâti ; il a de l'estomac et le vent en poupe. Il n'est qu'un peu jeune. Ce qui, chez lui est génie, il faudrait que ce soit méthode.

C'est le moment que choisit la Seigneurie pour dire à Nicolas « Allez, mon vieux, saute à cheval (plus exactement, très exactement *cavale*) jusque chez le Borgia. Ça a recommencé à barder ; nous n'avons plus un poil de sec.

Il ne s'en fait pas pour si peu. C'est un homme qui a de la suite dans les idées. Il va pouvoir observer le phénomène de près ; il ne donnerait pas sa place pour un boulet de canon. Toutefois, comme il craint d'avoir une attaque de cystite, au lieu de prendre le cheval il se fait conduire en poste, un petit luxe qu'il se paye. « Oui, oui, dit la Seigneurie, il faut ce qu'il faut. Dis-lui d'ailleurs que si nous t'avons envoyé en poste c'est que nous voulions que tu sois plus vite près de lui : Ne lésinons pas ».

« Fichtre, se dit Nicolas, qui n'a qu'une cystite diplomatique, le Monsieur est encore plus gros que ce que je croyais. Pour qu'on en soit à ne pas lésiner, il faut que les carottes soient presque cuites ».

Mais on ne lui fera jamais le monstre assez monstrueux, tant

il est persuadé que la monstruosité seule peut faire l'affaire (et n'est au fond qu'une question de point de vue). Il commence à avoir de grandes idées.

Il sait fort bien qu'il ne va pas à une partie de campagne et que faire les ongles à un tigre, comporte un certain danger. Il a fait ses comptes avant de partir ; il ne tarde pas à être obligé de les refaire.

Il se dit : « Je suis servi. J'ai voulu rencontrer le parangon
« et l'unique. Le voilà, et me voilà dans la gueule du loup. S'il
« ne fallait donner que dix sous pour être dans mon coin bien
« tranquille, je les donnerais tout de suite. Je l'ai voulu, je l'ai
« eu. C'est intéressant, je n'en disconviens pas mais il y a cer-
« tains soirs où j'aimerais pouvoir dormir sur mes deux oreilles ;
« et ce n'est jamais le cas. Non pas qu'il m'ait pris sans vert,
« ou qu'il me déborde sur les ailes ; je tiens le coup, je me couvre
« et il n'a pas une fois percé ma garde, mais c'est un cabochard ;
« on ne sait jamais ce qu'il va inventer sauf qu'il est le spécia-
« liste des coups au-dessous de la ceinture. S'il y a une règle à
« quoi tout le monde se conforme, vous pouvez être sûr et
« certain qu'il la connaît sur le bout du doigt ; pour y manquer,
« d'une façon totale et définitive. *De tous ses manquements aux*
« *règles, il y aurait de quoi faire un autre ensemble de règles.* La
« veuve et l'orphelin pour lui, c'est poussière. N'allez pas lui
« raconter des histoires à ce sujet. Il vous écoute, il vous approuve
« et il les descend froidement pour le compte et même un peu
« plus. Civière, hôpital, cimetière, l'affaire est réglée : au suivant.
« Il n'y a pas d'erreur, c'est un personnage ! Moi, secrétaire de la
« République sans être le bout du monde, c'est quelque chose ?
« A ce titre là, je suis exactement zéro. République, et à plus
« forte raison secrétaire, c'est du mouron pour les petits oiseaux.
« S'il a envie, c'est-à-dire si ça fait son affaire et si personne ne
« rôde dans les environs (parce qu'elle n'est pas folle, la guêpe !)
« s'il a besoin de les mettre en l'air, il les mettra en l'air en
« moins de deux : secrétaire d'abord, bien entendu. Je ne me
« dissimule pas que je suis aux premières loges. Il n'y a qu'une
« chose en ma faveur : il a un petit faible pour moi. Nous n'avons
« fait, bien entendu et nous n'avions que ça à faire d'ailleurs,
« que des combats d'entraînement. Je n'étais pas venu dans
« l'intention de démolir le champion moi-même, tout au moins.
« J'ai naturellement montré tout mon savoir-faire ; pas du tout
« par orgueil ou amour-propre mais par nécessité. Je n'avais pas
« envie d'aller au tapis tout de suite. Le spectacle que donnait
« ce type-là était beau ; même s'il me fallait un peu encaisser,
« j'avais envie d'en voir un peu plus. Quand j'ai marqué des
« points, j'ai été le premier surpris. J'ai bloqué quelques marrons
« qui venaient bien ; je me suis remis en confiance. J'ai com-

« mencé à vivre dans tout un jeu d'esquives. Moralement, il a
« ouvert de grands yeux. Bref, il a fini par me dire : « Mais, mon
« vieux, tu ne te débrouilles pas mal ! On te paye combien pour
« faire ça ? » Je n'ai pas osé le lui dire.

« Je n'ai pas osé le lui dire pour des quantités de raisons.
« Pas celles qu'on pourrait croire. J'ai fait du sentiment. J'aime
« ce type-là. C'est bête mais il correspond pour soixante pour cent
« à quelqu'un à qui je pense tout le temps et que j'avais inventé.
« C'est un peu plus de la moitié de mon Prince Charmant. A ce
« titre, évidemment, je me méfie de lui comme de la peste. Je
« suis ravi quand il a un furoncle mal placé ; je passe une partie
« de mon temps à le détester, il me fait peur et, s'il n'y avait
« pas de quoi je perdrais toute l'estime que j'ai pour lui. Mais il
« me faut tout écouter attentivement : un grincement de porte,
« un pas feutré, une cavalcade nocturne, des chuchotements
« dans les coins. Il s'agit toujours de quelques grande affaire ;
« il s'agit toujours d'une façon nouvelle de régler un différend
« (nouvelle, pas tout à fait) où j'ai beaucoup à apprendre (à
« apprendre ? Non, à vrai dire) où j'ai surtout à faire très atten-
« tion de n'être pas mêlé. On n'est jamais sûr de la bouche des
« autres ni de l'oreille des puissants. Il suffirait de mon nom
« prononcé d'un ton un peu particulier pour que je casse ma
« pipe sans discussion ni murmure. C'est le fabricant de mort
« subite idéal. Je suis à chaque instant sur le point de prendre
« mes jambes à mon cou. Finalement, je suis toujours là.

« La raison a ses raisons que le cœur ne comprend pas. César
« est une immonde brute ; c'est le dernier des saligauds ; c'est un
« garçon qui finira mal mais, s'il fait notre affaire, pourquoi
« chercher la petite bête ? Notre affaire, c'est devenir grand, être
« nous-même, sans contrôle ni sujétion. Égaler les modèles
« antiques, parvenir au faîte de cette Babel d'esprit et de puis-
« sance qui est la véritable et unique patrie de tout homme.
« Dominer les territoires et les pensées, être phare d'Alexandrie,
« colosse de Rhodes, pivot du monde, Dieu qui fait pleuvoir,
« etc... et pour commencer, avoir un empâtement à l'échelle
« nationale, ne plus bouillir comme une marmite de vieille
« femme dans un petit golfe de terre au pied des Appenins,
« s'étendre jusqu'à notre limite naturelle (d'abord) qui est la mer,
« sur trois côtés. Après, on verra. Nous sommes là pour voir :
« voilà la vraie définition de la vie.

« Tenir compte de l'opinion de chacun ? De ce qu'ils appellent
« le droit et la justice ? Le droit de quoi ? Le droit d'un homme ?
« Qu'est-ce que c'est qu'un homme ? C'est fait en cinq minutes
« et en cinq minutes c'est défait. Le dernier des crétins peut en
« faire (c'est même lui qui en fait le plus) et, depuis trois mois
« que je suis ici, j'en ai vu défaire qui donnaient l'illusion

« parfaite d'être en airain le plus compact. De quel droit ce pro-
« duit d'éprouvette a-t-il des droits s'il ne se les donne pas lui-
« même et s'il n'est pas de taille à les rendre lui-même clairs,
« évidents, logiques et à la rigueur contondants pour tout le
« monde ? (Je ferai remarquer que mon raisonnement est démo-
« cratique). Il n'y a qu'un argument que tout le monde comprend :
« la mort. La crainte de la mort est le commencement, le milieu
« et la fin de la sagesse. Une nation de sages, comme ça peut aller
« loin ! Et, forçons-les à entrer. Savonarole avait raison mais,
« où était sa force, quand il voyait un centaure où il n'y avait
« qu'un homme et un cheval ?

« Il faut faire la différence entre l'imagination et la composition.
« Je suis un imaginaire. Je me sers purement et simplement de
« ma mémoire. Je ne compose pas de monstres mythologiques.
« Borgia c'est le cœur humain, non seulement dévoilé mais vu à
« la loupe, au microscope. Ce qui nous paraît monstrueux n'est
« vu qu'en gros plan (rien n'est plus effrayant qu'une bouche
« de puce grossie dix mille fois). Je reste près de César parce
« que j'ai la chance d'être ici dans un laboratoire extraordinaire.
« J'aime mon gorille d'expérience (sans aller jusqu'à vouloir être
« serré dans ses bras) mon grand frère, mon héros d'école
« buissonnière qui a le libre accès des domaines interdits. Je
« sais dans quel pétrin peuvent nous mettre des mous, des
« médiocres, des paralytiques et des avarés généraux. Je vois,
« j'imagine comment un dur pourrait organiser la grandeur, la
« certitude, la confiance, la paix et, d'un détour qui passe par
« l'avilissement, donne de l'âme à qui n'en a pas (démocraties
« sortant de tyrannies et vice versa, sans fin ; un saute-mouton
« de systèmes politiques. Il faut que je mette tout ça par écrit).

Mais il n'en a guère le temps ! ni ici, où il faut écrire sur
ses genoux, où à chaque instant des bagarres renversent l'encrier,
où il faut changer précipitamment de place vingt fois par jour
pour que le sang ne vous tache pas les pantoufles ; ni au Palais
Vieux où il retourne. Il n'a pas une minute à lui : les gens se
révoltent de tous les côtés comme le lait bout sur le feu. (Ah !
cœur humain, routinier ! Si j'avais le temps, je te dessinerais ta
Carte du Tendre).

Oui, les hommes sont peu de chose ; les hommes ; et César en
est un. Il suffit d'un laquais qui se trompe de burettes : voilà le
pape mort et le Parangon dans les trente-sixièmes dessous. « Je
« l'avais dit, pense Nicolas. Ce garçon devait mal finir. Pas assez
« de suite dans les idées, mais surtout pas assez de chance.
« J'aurais pu lui dire comment on la force ».

Il va à Rome. Tous les chemins y mènent, se dit-il. Il doit
bien y avoir une raison. Certes, et on la voit claire comme le
jour devant tous ces vicaires du Christ en train de se prendre

« aux cheveux. — « Rien n'est vanité, ni pâture de vent, si j'en
« juge par la façon dont tous ces augures se disputent les biens
« de la terre ».

Il retourne chez le Roi de France, mais cette fois il lui dit :
« Sire, je vous avais prévenu. Vous ne m'avez pas écouté ; voilà
« où vous en êtes. Si cette fois vous n'avez pas compris, donnons
« notre langue au chat. Le plaisir, Sire, le plaisir, tout était là !
« Lyon est riche en brumes, en ciel d'argent, en soleil blanc. Les
« arbres, pour la plupart des bouleaux et des trembles, y scin-
« tillent comme dentelles de soie. Une balade au bord de la
« Saône, est-ce que ça ne vous dirait rien ? Non ? Une balade
« de pair à compagnon où l'on se raconterait tout ce qu'on a sur le
« cœur ? Non ? Un jeu de grenouilles dans un petit bistrot au
« bord de l'eau ? Non ? Une friture, ça ne vous sourit pas ?
« Vous en avez gros sur l'estomac ? Garigliano ? C'est en effet
« un sale coup pour la fanfare. Faire venir des gens de si loin
« pour les tuer ! Le jeu, évidemment, n'en vaut pas la chandelle.
« Vivre, Sire, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux à faire
« ici-bas. Faites bien vivre autour de vous, la mort sera une telle
« punition que, la brandissant et l'assénant en quelques coups
« rares mais bien choisis (toujours en dessous de la ceinture)
« vous serez le roi des mouches. Vous me demandez ce que nous
« allons faire, nous ? Nous n'allons pas vous donner un radis.
« Nous allons vivre, profiter du beau temps, si ce n'est pas avec
« vous tant pis, nous le regrettons mais ce sera avec d'autres ».

Il est plus difficile de vivre que ce qu'on croit. Nicolas le sait
qui se flatte seulement pour les besoins de la cause. Il y a cette
sacrée ville de Pise qui ne veut pas entendre raison, cette victoire
qu'un général désobéissant remporte en risquant le conseil de
guerre. Et l'on en rit quand on devrait en pleurer. On n'y voit
pas plus loin que le bout de son nez. C'est prouvé et archi-
prouvé.

« J'aime mieux regarder se construire le domaine temporel de
« l'Église. Ai-je prévu que l'Italie serait la terre du pape ? Nous
« n'en sommes pas loin. Chacun apporte de l'eau au moulin. Les
« victoires de Jules II ou l'éléphant dans le magasin de porce-
« laines. Les peuples en ont pour plus de trois cents ans à boire
« le café dans des tasses ébréchées et à faire maigre le vendredi.

Heureusement qu'on ne manque pas de distractions. A Gênes,
(c'est-à-dire chez le voisin) les partisans des lis sont en train
d'en découdre avec les partisans de l'aigle, les partisans de la
colombe avec les partisans du rameau d'olivier. L'Empereur
prend feu de la tête aux pieds. On a martelé son blason sur des
pierres de taille ; il ne parle plus que du bois dont il va se chauffer,
et en allemand, et dans sa barbe, ce qui n'arrange rien. On ne
sait plus très bien ce qu'il veut. Ça va chercher dans les cinq

cent mille ducats qu'il réclame à tout le monde, puis, ça redescend à cinquante mille. Il exige la tiare, le caducée, les fourches caudines, les oies du Capitole, la victoire de Samothrace et les cent mille vierges. Le plus simple est d'aller voir sur place de quoi il s'agit. On a sûrement dû exagérer les choses.

Le spectacle qui l'attend, qui aurait pu être comique est d'une mélancolie profonde. L'homme qui est ici Empereur n'est pas bête du tout, loin de là. Le pays qui a l'habitude de lui obéir est vaste et bien peuplé. Au fond, il faudrait peu de chose pour que, tout ce que cet homme exige, on soit obligé de le lui donner. Et on ne lui donnera rien car, en réalité, avec le pain et le couteau, comme on dit, il est incapable de se débrouiller. Tant de puissances gâchées, tant de forces ruisselantes en pure perte dans les prairies et les forêts d'Allemagne. Dieu couvre d'une taie les yeux des rois. Jusqu'à présent, on a essayé de leur frotter les pompes avec des écailles de poisson, suivant le vieux système. Il faudrait une *science politique*, un bistouri pour pouvoir les opérer.

C'est ainsi qu'on connaît les choses : en allant de droite et de gauche, en regardant de quoi le monde est fait. Il n'est pas fait de merveilles. Il est fait de colins-maillards. — « Je n'ai pas tant envie que ça d'éclairer la lanterne de quiconque : Empereur, Roi, Capitaine du « popolo ». Je voudrais simplement qu'une vierge portant un pot d'or pût aller du nord au sud, de l'est à l'ouest de l'Italie sans être bousculée ; on dit qu'il en est ainsi en Chine.

Les empereurs chinois savent sans doute ce qu'ils veulent et l'exigent en se servant des vrais moyens.

Ici, il est même difficile de faire comprendre aux gens qu'ils doivent être soldats gratuits. En être réduit à essayer de faire comprendre ! Qui versera de l'héroïsme au cœur des citoyens ? Florence est un panier de crabes. C'est à qui se dévorera les pinces : par mariages, bagarres, destitutions, calomnies, mensonges de presse, conférences, motions. Avec quoi nous défendrons-nous ? Avec la jeunesse dorée ? L'or est un métal mou.

Et il faut encore retourner chez le Roi de France. C'est fatigant. Redire éternellement les mêmes choses. « Je t'aime, Sire, mais tu me pèses. Tu n'as pas plutôt un sou que tu en veux dix. Tu t'embrouilles les pieds dans les rênes de ton cheval. Et revenir sans cesse sur cette question de confiance !... Tu crois que ça va si bien que ça, chez nous ? »

Loin de là, Nicolas s'occupe pendant cinq minutes de ses propres affaires. Il fait son testament. Puis il se rue à la direction d'une dizaine de « ministères ». La République achève de se dévorer les pieds. Le vent des Médicis souffle brusquement sur Prato. La ville est saccagée, la terreur ouvre toutes les portes,

donne toutes les ailes, bonnes ou mauvaises. Le stupre, la violence, le massacre et le nouveau pouvoir sont vainqueurs. Finita la commedia.

Le rideau est tombé sur l'expérience des choses. Machiavel a maintenant, autour de lui, des bois, la solitude, le silence. Une brume légère circule à travers les chênes roux, se déchire dans l'aiguille des pins, découvre le lointain moutonnement des bosquets, le hérissément des villages, les champs où la vie champêtre continue. Ce laboureur que la distance fait paraître noir et minuscule comme une fourmi, vu de près à un mètre soixante-quinze et est vêtu de pantalons de velours doré et d'une chemise écarlate. D'ici, il paraît ne pas bouger, ou presque, immobile sur la ligne qui partage sa terre en noir et blanc. De près, cette ligne est un sillon qu'il ajoute aux autres, noircissant ainsi son champ peu à peu. Il marche bon pas derrière son araïre et son cheval auquel il commande. La trompe d'un berger appelle dans le vallon. Au-dessus des chemins se balancent lentement les cornes en lyre des bœufs obéissants. Dans ces jours paisibles et lents, la vie grésille au fond du silence comme un peu d'huile à la poêle. Le chant d'un coq, l'aboi d'un chien, un cheval fait tinter son collier, une roue grince, un fouet claque, un feu pétille, un clocher sonne. Des vols de ramiers flottent dans le ciel bleu. Les grives pillent les vignes, les corbeaux piochent dans les labours. Les fontaines et les bassins chantent.

San Casciano est à trois lieues sur la route de Sienne. Il faut tourner dans les fonds d'un vallon à moitié rempli de chênes-verts. Le bourg est au sommet d'une colline abrupte, installé de façon à « voir venir » de tous les côtés. On n'aperçoit pas Florence.

Si l'on cherche aujourd'hui les champs qui ont appartenu à Nicolas, il est préférable de le faire sans documents d'archives. Ceux qu'on vous montre désignent des terres bouleversées par l'agriculture moderne. Le paysage a changé depuis cet automne 1512 au cours duquel Nicolas écrivait à Alphonsina Orsini de Médicis, pour lui raconter les derniers jours de la République. Par contre, si l'on prend du côté de Mercatele les chemins de traverse qui vont à Greve, on retrouve les paysages de la fameuse lettre du 10 décembre 1513 à Francesco Vettori.

Celui qui jouissait de discuter avec des rois n'a plus désormais pour intéresser son esprit que la conversation de quelques paysans. Si la figure du bourg a changé depuis l'automne de 1512 (en particulier par la percée de la route moderne destinée aux automobiles), les hommes sont restés les mêmes. Il y a toujours à San Casciano (et sur la terre entière) la même proportion de

vices et de vertus. Les gens que nous rencontrons ici actuellement ressemblent trait pour trait à ceux que rencontrait Machiavel. (Nous ne pouvons plus maintenant l'appeler Nicolas ; il n'est plus à la solde de personne, et, bien qu'il le regrette et s'efforce d'y retourner, le fait d'être libre et vacant lui donne de l'âme). La seule différence est qu'ils manœuvrent la pompe à essence du garage au lieu de récurer les bottes des postillons et que le parti politique a des emblèmes plus contondants que les balles de tennis des Médicis. Mais pour le cœur, et pour le visage qui est le reflet du cœur, c'est l'ancien cœur, et c'est l'ancien visage ; celui de braves gens qui hésiteraient à tuer, surtout s'ils ne sont pas assurés de l'impunité.

Le sac de Prato a été magnifique en cruauté et génial en ignominie ; le bruit a même couru que pour exécuter un travail aussi parfait il devait y avoir des Musulmans parmi les Espagnols.

— Pourquoi des Musulmans ? dit Machiavel. Il n'y avait pas de Musulmans parmi les Français qui saccageaient Brescia, le massacre n'en a pas moins été d'une somptuosité étonnante. Dès qu'il s'agit de violence nous sommes d'une modestie maladroite. Qui respecterait un corps vraiment sans défense ? Qui hésiterait à remplir les lieux sacrés de stupre et de sacrilège ? Surtout si, le faisant, on joint l'utile à l'agréable. Il est temps de laver les sentiments à la soude (peut-être même à l'acide) si on veut que la politique soit une science exacte.

Il a deux intelligences : une qui préside au travail de l'esprit, l'autre qui préside au travail des sentiments. Alors qu'il a fait naufrage en pleine fidélité pour un vaincu maladroit, il écrit à ce maladroit dégomme, et sa lettre est un « art de vivre selon le temps ». Que ne s'est-il conformé à ses préceptes, lui, Machiavel ? Il serait encore au palais. De plus malins, et qui ne connaissent pas le quart de ce qu'il connaît, ont été respectés par l'épuration. Vettori par exemple. C'est qu'ils ne savent pas écrire. Ce que Machiavel écrit mais ne fait pas, ils ne l'écrivent pas mais ils le font.

D'ailleurs, les formules qu'on trouve dans la lettre à Soderini, celles toutes semblables qu'on trouvera dans le « Prince » sont dans l'air. Ce qu'on veut faire prendre aujourd'hui pour machiavélisme est simplement sagesse des nations. Quand Laurent le Magnifique écrit à son fils, le cardinal qui sera pape, c'est pour lui recommander l'hypocrisie, le mensonge, le meurtre rapide (c'est-à-dire sans hésitation), lui proposer le modèle du renard et du lion. Il n'est pas jusqu'à Vettori lui-même qui, du sein de sa lâcheté toute molle, ne laisse tomber naturellement de sa plume des principes d'arrivisme fortement organisés ; et dans les chemins de la campagne, les bergers, les piégeurs de grives,

les laboureurs, les bûcherons, les colporteurs et les artisans savent de science certaine qu'il vaut mieux être craint qu'aimé. La haine seule n'a pas de cocus ; et à combattre, il faut le faire sur un terrain solide.

Il le dit bien, notre bon petit homme, mais en fait « d'art de vivre selon le temps », il a perdu sa place, mieux, il a tout fait pour la perdre. Il a tellement parlé *bêtement* qu'on l'a fourré contre son gré dans la plus imprudente, la plus inutile des conspirations ; il est allé en prison, on l'a un peu estrapadé, enfin il s'est rendu suspect jusqu'au cou. C'est d'autant plus maladroit qu'il a besoin pour vivre de tout ce qu'il perd. C'est d'autant plus maladroit qu'il sait, qu'il écrit, et qu'il conseille aux autres (et ensuite au monde) ce qu'il faut faire pour ne pas perdre ce dont on a besoin pour vivre. Et ce qu'il conseille est excellent.

Ce qu'il ne peut pas s'empêcher d'être, c'est berné. Berné comme Don Quichotte. On l'a bien vu quand les Médicis sont venus libérer la République. Il s'est précipité de lui-même dans la couverture que les muletiers tenaient aux quatres coins. Ce n'est que lorsqu'il est en train de virevolter en l'air qu'il se dit, terrifié : je vais me casser la gueule ! Mais c'est trop tard, et il se la casse. « Presque content d'être jeté si bas, et curieux de voir si la fortune ne finira pas par en rougir ».

Encore un peu meurtri par les traits de corde, essoufflé par l'étroitesse des prisons, le voilà baladeur désœuvré sur les chemins de crête qui s'en vont à travers bois du côté de Mescatele de Greve, de Sanbuca, de Campana, villages de trois pelés et un tondus. Il observe, dit-il, « *la variété des goûts et la diversité des caprices des hommes* ». Il ajoute naïvement : « *Je devine pas mal de choses* ». Il « *se détend* ».

C'est un fonctionnaire impénitent. Hors des affaires il n'a qu'un désir, c'est d'y rentrer. La douceur de la Toscane, les splendeurs artistiques dont il est le contemporain ne le touchent pas. Il est amoureux de politique. Il en fait avec tout le monde.

A la rigueur, il voit la nature et les saisons. Il peut avoir besoin d'un bosquet pour y dissimuler un parti de cavaliers, il peut avoir besoin de prévoir le temps, pour prévoir le succès d'un soulèvement, mais le paysage peint à fresque sur un mur, même par Michel-Ange, le laisse froid. On ne sait même pas s'il a eu le temps ou le désir d'y jeter un coup d'œil. A quoi lui servirait un portrait d'homme ou de femme ? C'est tellement loin du jeu qu'il mène avec les hommes et les femmes. Il les lui faut en chair et en os. Il est incapable de rêver.

Sur les traits d'un visage il cherche les marques d'un caractère. De quelle façon ce caractère va faire sa pelote, voilà tout ce qui l'intéresse. Il sait qu'une société est composée d'intérêts contradictoires qui se font la guerre. Cette guerre est sa passion. Non

pour y prendre part, mais pour en être l'historien, en étudier les plans de bataille, prévoir les victoires et les défaites, en déduire un Art général de la guerre que se font les hommes pour vivre. Vivre, il n'entend pas seulement manger et boire, mais être heureux. Et ce bonheur, il sait qu'il peut prendre des milliers de formes, tout en étant désigné d'un seul mot : se repaître. Manger, boire et dormir jusqu'au dégoût, mais aussi et surtout user de fierté, d'orgueil, de haine (et même d'amour), de violences, de libertés (dans le pluriel le plus insolent de ce mot) jusqu'au dégoût.

Une seule position est logique pour l'homme intelligent qui veut jouir, c'est d'être au gouvernement, d'être le gouvernement. Outre qu'il y a une jouissance supplémentaire à être le maître du bonheur des autres on y « possède » les lois. Sans être un homme de science, si l'on est simplement un homme de bon sens on raisonnera en tenant compte des faits qui tombent sous le sens. (C'est de cette façon qu'on voit la religion être un moyen et non une fin). Il y a peut-être un monde futur, mais il y a sûrement un monde présent. Il faut écarter toute idée qui n'a pas un solide fondement d'intérêt. Non pas que je le conseille, mais parce que je constate qu'il faut. Il ne faut pas qu'on trouve votre cœur ; mais si vous n'en avez pas, il faut vous en inventer un. Pendant que vos adversaires le chercheront (et les adversaires, c'est autrui) ils perdront un temps que vous mettrez à profit. L'important est le bonheur. Vous ne pouvez être heureux que seul. Si vous avez le moindre doute, réfléchissez à votre solitude irrémédiable. Et pourquoi la prendre pour une malédiction et mêler le rêve et la réalité : c'est un fait, il n'est ni bon ni mauvais, il est, un point c'est tout. Ce fait vous rendra heureux ou malheureux suivant que vous en tiendrez compte avec logique ou sans logique. La douleur physique (et la douleur morale, mais celle-ci est factice et facile à guérir si l'on a toujours pris soin d'être maître de son imagination) est une affaire personnelle. Personne ne souffre physiquement en votre lieu et place ; on ne peut pas se faire remplacer pour souffrir. Il est logique que personne ne puisse vous remplacer pour jouir. C'est votre propre affaire. A moins qu'avec les subtilités de l'égoïsme vous preniez plaisir au bonheur des autres ; l'appareil passionnel des hommes est si compliqué. Même le dégoût après satiété, et le vomissement des biens de la terre peut être appelé bonheur. Voilà ce que se dit Machiavel en balade. Et il ajoute, pour Guichardin (et pour nous) « Il y a beau temps que je ne dis jamais ce que je crois et que je ne crois jamais ce que je dis, et s'il m'échappe parfois quelques brins de vérité, je l'enfouis dans tant de mensonges qu'il est difficile de la retrouver ».

Il n'a pas peur des mots qui disent la vérité. Qui ose dire : « je

mens » ? et cependant il n'y a pas eu, et il n'y aura jamais dans l'éternité des siècles une seconde sans mensonge. Tout le monde ment, mais personne ne dit : je mens ; tout le monde se réclame de la vérité, alors, que dire : « je mens », est la seule chose vraie qu'on puisse dire.

C'est donc en connaissance de cause que Machiavel disparaît dans le naufrage — définitif cette fois — de son époque. Et des suivantes.

Jean GIONO

de l'Académie Goncourt.